

# Animal humain avec groupe

## Le champ groupal selon la Gestalt-thérapie

La Gestalt-thérapie soutient à l'égard des groupes une position des plus paradoxales.

Cette école de pensée et de pratique psychologiques est née d'un petit groupe (le mythique groupe des Sept<sup>1</sup>). Depuis qu'elle a été portée à l'attention du public américain par les démonstrations de Fritz Perls, elle érige très souvent le groupe comme terrain privilégié d'exploration et d'apprentissage. Cette approche est née dans un creuset utopiste et anarchiste faisant de l'appartenance à un groupe et de la vie au sein de groupes «significatifs» le coeur de la santé individuelle et sociale.

Pourtant, Fritz Perls ne cessa de préconiser une réappropriation radicale de l'individualité et une centration sur soi plutôt que sur les attentes et exigences des autres. Et donc en quelque sorte un désenvoûtement à l'égard des groupes primaires et secondaires<sup>2</sup>, y compris envers ceux qui assistaient à ses démonstrations.

Par ailleurs, Paul Goodman, dans un petit texte intitulé «My Psychology as a "Utopian Sociologist"» se distancie radicalement de l'engagement social propre aux penseurs ou sociologues mieux intégrés que lui à la société ambiante. Il préfère de loin «suivre ses organes génitaux, son coeur et sa tête, sa famille et ses amis» (Goodman, 1977). Cela va clairement dans le sens de son anarchisme, dans lequel, comme nous le verrons plus loin, les groupes primaires occupent une place prépondérante. Il ne s'est toutefois jamais nommé penché sur les particularités de cet environnement social primordial. En tous cas, jamais autrement que d'une façon pragmatique<sup>3</sup>.

A la suite des travaux de Perls et de Goodman et jusqu'à la publication de *Beyond the Hot Seat. Gestalt Approaches to Groups* (Feder, Ronall, 1980), on ne s'est jamais attardé dans les cercles gestaltistes sur la dynamique des groupes. Et lorsqu'on l'a fait, par ce livre et par d'autres qui ont suivi, on a spontanément eu recours à une approche pragmatique et très peu théorique. Pour le peu de théorisation auquel on s'est livré, on s'en est remis surtout à Kurt Lewin et à ses collègues, faisant valoir, à juste titre, le «gestal-

<sup>1</sup> voir JACQUES, 1990.

<sup>2</sup> voir sur cette distinction ANZIEU-MARTIN (1986), chap 1.

<sup>3</sup> cf «Seating arrangements : An Elementary lecture in functional planning», in GOODMAN, 1962.

tisme» de l'ex-collègue des Wertheimer et Koffka (cf KEPNER, (1980) *in op.cit.*). Mais on ne s'est apparemment jamais soucié de puiser à même la théorie propre à la Gestalt-thérapie pour tenir un propos et une recherche spécifiquement gestaltistes sur les phénomènes de groupes.

On ne saurait faire de cet état de fait un procès à qui que ce soit. Après tout, à partir du moment où la Gestalt s'érige en psychothérapie, son point de centration devient l'individu humain et les incertitudes de son existence et de son processus d'adaptation créatrice. Ou encore, le fonctionnement de sa frontière-contact, c'est-à-dire, l'ensemble des fonctions par lesquelles il régit son existence et son évolution dans le champ qu'il constitue avec son environnement.

En définissant ainsi la spécificité du regard et de l'intervention gestaltistes, on en vient à reléguer à l'«extérieur» de la frontière-contact, et relevant d'une discipline autre que la Gestalt (nommément de la sociologie, ou tout au plus de la psychologie sociale) la société en général ainsi que les groupes la constituant. Goodman fait une distinction homologue à l'égard de ce qui se passe «à l'intérieur» de la frontière-contact, ce qu'il qualifie du «biologique», et qui ne relève pas à proprement parler d'une thérapie de l'expérience. Ainsi est-il normal que la Gestalt-thérapie ne comprenne pas de théorie sui generis des groupes.

Ceci étant bien établi, il n'en reste pas moins qu'on peut s'intéresser, en tant que phénoménologue gestaltiste, aux questions suivantes : quelles sont les particularités du fonctionnement de la frontière-contact lorsque le champ organisme-environnement est constitué par un individu en interaction avec un groupe auquel il appartient ? qu'en est-il, dans les termes gestaltistes, de l'«interaction» avec un groupe ? qu'est-ce qui est susceptible de déclencher et d'entretenir cette interaction ? quelle lecture gestaltiste peut-on faire des notions d'«appartenance» et de «participation» à un groupe ?...

On pourrait répondre à cette esquisse de projet d'étude que ce sont là des questions se posant à l'égard de n'importe quel aspect de la face externe de la frontière-contact. Soit. Mais il me semble que l'étude de ces questions appliquées à un groupe, et en particulier à un groupe primaire, est d'un intérêt particulier pour l'évolution de la Gestalt, étant donnés les postulats mêmes de cette discipline et une part importante de sa pratique. Etant donnés aussi les liens de cette école avec la philosophie de l'anarchisme.

## Les groupes et l'utopie anarchiste de Paul Goodman

Avant de répondre précisément aux questions ci-haut, arrêtons-nous quelques instants sur le présumé creuset utopiste et anarchiste de la Gestalt-thérapie. Pour ce, c'est évidemment vers la pensée de Paul Goodman que nous devons nous tourner.

«Heureux celui, écrit Goodman, qui peut se liquer avec assez d'hommes de même sentiment que lui -deux cents suffisent- pour se sentir sain d'esprit malgré la présence autour de lui de huit millions de toqués» (Goodman, 1972. Cité dans Vincent, 1976)...

Pour Goodman, être un «penseur utopiste» (*utopian thinker*), c'est, de façon plus précise, s'efforcer de concevoir, pour de petits et de grands problèmes, des expédients directs qui ne suivent pas les procédures habituelles et coupent à travers les normes des grands ensembles. Le petit nombre de 200 personnes organisées entre elles en des liens informels et conviviaux est présenté ici comme un gage de santé mentale et d'efficacité. C'est dire que parmi les utopies qui prévalent ou ont prévalu dans la culture occidentale et présentant une organisation idéale de la société humaine<sup>4</sup>, l'utopie du co-auteur de Gestalt Therapy est foncièrement anarchiste.

Comme l'énonce clairement Bernard Vincent, «la position anarchiste de Goodman n'a (toutefois) rien à voir avec l'image d'Epinal habituellement associée à l'anarchisme par la presse occidentale (défi arrogant de l'autorité, violence nihiliste, attentats à la bombe, assassinats spectaculaires...)»<sup>5</sup>.

Pour Goodman,

*«le principe essentiel de l'anarchisme n'est pas la liberté (pour laquelle se sont battus et se battent des groupes «radicaux»), mais l'autonomie, la capacité d'entreprendre une tâche et de l'accomplir à sa façon, sans avoir à obéir à des autorités qui ne connaissent ni le problème réel ni les moyens disponibles. Les directives extérieures sont peut-être parfois inévitables, comme dans le cas d'événements graves, mais c'est toujours au détriment de la vitalité. Le comportement a beaucoup plus de grâce, de force et de discernement lorsqu'il est à l'abri des interventions de l'Etat, des grands commis, des dirigeants d'entreprise, des planificateurs et des présidents d'Université. Car ceux-ci ont tendance à créer des situations critiques à caractère chronique<sup>6</sup> dans lesquelles ils se rendent indispensables. Dans la plupart des cas, l'utilisation du pouvoir pour exécuter un travail se révèle, à assez court terme, inefficace. Le pouvoir extrinsèque inhibe la fonction intrinsèque»<sup>7</sup>.*

<sup>4</sup> voir MANNHEIM, 1952.

<sup>5</sup> VINCENT, 1976, p. 176.

<sup>6</sup> Cette expression correspond peu ou prou à la définition que Goodman propose ailleurs de la névrose. cf Perls et al. (1951) vol. II, chap. VI : «The anthropology of Neurosis».

<sup>7</sup> GOODMAN, 1972, cité dans VINCENT, 1976, p. 176.

Autrement dit, le comportement valable ne se produit que par la réponse libre et directe des individus ou des groupes volontaires aux conditions présentées par l'environnement historique. Que ce soit dans les affaires politiques, économiques, militaires, religieuses, morales, pédagogiques ou culturelles, Goodman soutient donc que plus de mal que de bien résulte de la coercition, de la direction du haut vers le bas, de l'autorité centrale, de la bureaucratie, des prisons, de la conscription, des états, de la standardisation pré-ordonnée, de la planification excessive, etc...<sup>8</sup>, toutes «situations critiques à caractère chronique», et donc, susceptibles d'étayer la névrose.

Cette utopie anarchiste postule ainsi, premièrement, la prééminence de la «fonction intrinsèque» (entendons : le fonctionnement à partir de soi) sur la fonction extrinsèque, c'est-à-dire sur un fonctionnement fondé sur l'autorité ou sur les exigences de l'environnement social. Deuxièmement cette position préconise une vie individuelle au sein de *petits* ensembles sociaux, plutôt qu'au sein de grandes organisations ou institutions. C'est à cette seule condition que l'individu est susceptible de pouvoir «vivre en société comme dans un état de nature» («live in society as in a state of nature»<sup>9</sup>), car les grands ensembles sociaux dénaturent tôt ou tard l'individu en l'amenant vers un fonctionnement extrinsèque.

En somme, pour Goodman, le petit groupe ou la communauté sont la forme primordiale de la société, la seule pouvant permettre la situation idéale où l'individu demeure optimalement axé sur son potentiel naturel d'adaptation créatrice. Dans de petites unités sociales, l'individu n'a en effet qu'un minimum d'énergie à consacrer aux exigences extrinsèques et plus ou moins arbitraires de l'autorité formelle et de l'appareil social, politique, économique et culturel qui l'englobe. - On retrouve ici des échos de Fourier, de Proudhon et, plus près de nous, des idées d'Ivan Illich sur la convivialité (Illich, 1973).

Or en dehors du discours largement philosophique qu'il a tenu sur ces questions, Goodman est passé à l'extrême opposé, en posant un regard foncièrement pragmatique, autant sur les groupes que sur l'organisation sociale en général. Ainsi son livre intitulé *Utopian Essays and Practical Proposals*<sup>10</sup> contient-il des textes allant de considérations épistémologiques sur la pensée utopiste, jusqu'à des propositions très concrètes pour l'élimination des autos de Manhattan et à une analyse empirico-pragmatique de la disposition des sièges dans divers contextes psycho-sociaux, incluant celui de la thérapie gestaltiste. En plus, on sait combien la partie de *Gestalt-therapy* qu'il a rédigée, tout en n'étant ni philosophique à proprement parler, ni pragmatique (il s'en faudrait

<sup>8</sup> GOODMAN P. , «Reflections on the Anarchist Principle» in GOODMAN (1977).

<sup>9</sup> «The May Pamphlet», in Goodman, 1977.

<sup>10</sup> GOODMAN, op. cit.



Crédit photo : Sam Holmes

Paul Goodman menant un groupe de Gestalt-thérapie à Hoboken, New-Jersey, vers 1960

de beaucoup), omet toute théorisation, ou peu s'en faut, sur les situations sociales ou cliniques particulières.

Pour pallier cette carence et tenter de faire avancer la Gestalt sur le terrain d'une théorisation censément féconde d'un point important de sa pratique, on trouvera donc dans les pages qui suivent quelques éléments de conceptualisation sur la vie et l'expérience d'un animal humain évoluant dans le contexte d'un petit groupe. Plus qu'un simple énoncé phénoménologique de cette expérience, cette partie du texte offre une tentative de construire des bribes de théorie de la vie de tout groupe restreint, thérapeutique ou autre, tel que Goodman ou Perls «auraient pu» le faire. Les éléments théoriques présentés ici se posent en continuité ou plutôt en parallèle avec la multitude de modèles existants déjà sur ce sujet<sup>11</sup>.

<sup>11</sup> cf ANZIEU et MARTIN, 1986.

## Eléments d'une théorie Gestalt-thérapeutique des groupes

Adoptant l'empirisme et le pragmatisme de Goodman, dont a hérité la majorité des thérapeutes gestaltistes, on peut se poser à l'égard du champ groupal deux ordres de questions renvoyant chacun à un pan des concepts gestaltistes. -Premièrement, à quelles conditions un animal humain peut-il à court terme s'adapter créativement à un groupe pour y prendre et y donner ? C'est-à-dire, par quels processus celui-ci peut-il fonctionner optimalement, «comme dans un état de nature», face aux urgences immédiates de la constitution et de l'évolution d'un groupe ? - Deuxièmement, que requiert une adaptation créatrice de fond d'un individu au groupe au sein duquel il évolue ? Cette question renvoie aux conditions régissant l'arrimage durable entre un individu et le groupe auquel il participe, faisant que l'individu puisse dire et sentir qu'il «en est».

### *«Y prendre» : l'adaptation créatrice de court terme*

Pour «vivre en (groupe) comme dans un état de nature», l'animal doit pouvoir et savoir rencontrer créativement et de façon adaptée la nouveauté constante de la réalité du groupe. Et ce, il doit pouvoir et savoir le faire dans l'immédiat des urgences diverses qu'implique le face à face de l'interaction avec ces «semblables différents» que sont les autres membres du groupe, et avec le groupe comme ensemble irréductible à ses membres. Ce savoir et ce pouvoir à propos de l'immédiat et de l'émergence de gestalts créatives et adaptées gravitent autour de deux thèmes indissociables : la conscience prise de ce qui déclenche et motive la participation, et les mécanismes d'adaptation-création proprement dits. Examinons ces deux facettes de l'émergence des figures vives.

### **Le «ça» de la situation groupale**

La participation d'un individu aux activités d'un groupe est normalement reliée à des nécessités intérieures ou des besoins. Ceux-ci amènent le sujet à rompre l'équilibre relatif qu'il trouve dans la solitude ou dans les relations habituelles qu'il entretient avec son environnement et son entourage. Ces besoins ou ces nécessités le font se mobiliser pour se joindre à un groupe, prendre l'initiative d'en mettre un sur pied ou persister dans sa participation à un groupe déjà existant.

Or un groupe peut répondre à une variété de facteurs motivants. Comme champ organisme/environnement, sa mise en place et son évolution peuvent répondre à quatre principaux facteurs de motivation.- Premièrement, le pouvoir attractif des effets instrumentaux liés à la participation à un groupe donné. Il s'agit ici de gratifications accessoires n'ayant que peu à voir avec la raison d'être du groupe: le salaire, des avantages sociaux ou politiques auxquels on ne peut toutefois accéder que par le groupe.- Deuxièmement, la présence d'autres personnes. Certains se joignent à un groupe d'abord et avant tout pour pallier leurs carences affectives en s'entourant de la minimale «chaleur humaine» qu'un groupe ne peut manquer de générer.- Troisièmement, on peut se joindre à un groupe et persister dans sa participation par un intérêt pour la forme d'activité pratiquée dans ce groupe: la discussion, la conception de stratégies, l'épanchement, le jeu, etc.. Peu importe alors les personnes, ni la raison exacte de ces activités.- Enfin, on peut rejoindre un groupe et y rester par un intérêt marqué, senti et persistant pour les finalités, les buts et les objectifs de ce groupe. Ceux-ci répondent à une ou à des nécessités intérieures du participant attiré par ce facteur. Le lien de ce dernier avec le groupe est alors marquant, et un groupe constitué par une majorité de participants motivés de la sorte est susceptible de former une gestalt des plus prégnantes. Il va de soi toutefois que la motivation optimale provient d'une combinaison des quatre facteurs : un groupe dont les membres trouvent leur compte face à chacune des facteurs motivants mentionnés a toutes les chances de son côté (Shaw, 1971).

Ces motifs et le processus de motivation qui les sous-tend nous amènent apparemment assez loin de ce que la Gestalt-thérapie désigne par le terme «fonction Ça». Le point de vue qui a présidé à la conception de la distinction ci-dessus est en effet psychosocial, plus que psychologique. Pour retrouver le niveau psychologique, il faudrait scruter chacun de ces facteurs de motivation et y identifier des mobiles plus primaires. Néanmoins, un groupe étant ce qu'il est (i.e., un champ *psycho-social*) et ses participants se retrouvant là pour des raisons complexes parmi lesquelles il n'est pas toujours possible de trancher, le niveau d'expérience touché par ces quatre facteurs est peut-être celui qui convient le moins mal à une réflexion gestaltiste sur les groupes.

Considérons donc les facteurs ci-dessus comme une synthèse des multiples besoins susceptibles de mobiliser la participation d'un individu à un groupe et de jouer à un moment ou à un autre dans l'histoire de sa vie dans ce groupe-là. Avant même son inscription au groupe ou ses interventions majeures au sein de celui-ci, ce qui émergera pour lui comme «ça» sera ainsi une variante de l'un ou de plusieurs de ces facteurs.

L'efficacité de ces facteurs pour susciter une participation adéquate, ou encore, une bonne gestalt dans le champ individu/groupe est par ailleurs liée à deux conditions également essentielles. Premièrement, que la motivation du sujet ait un lien avec la raison d'être « officielle » du groupe, et non pas seulement avec une raison d'être virtuelle ou incidente de celui-ci. Deuxièmement, que le sujet soit conscient de ce qu'il vise par sa participation à ce groupe. A cet égard, sa conscience ne devrait pas être qu'intellectuelle, mais bien sentie et immédiate (précisément ce que connote le terme « awareness »). C'est à cette condition : qu'il se situe dans l'ici-maintenant du champ dont il est une partie intégrante, que sa participation sera affective et susceptible d'émerger en une gestalt forte et de contribuer à ce que la gestalt de l'ensemble du groupe soit elle-même prégnante.

### **Les mécanismes du « je »**

L'aboutissement à une gestalt forte du champ individu/groupe ne peut toutefois résulter que de la seule conscience prise par chaque participant de sa motivation à être là. Pour que l'adaptation de chacun à cette situation soit effective et créatrice, une régulation adéquate de son action au sein du champ qu'il constitue avec le groupe est indispensable. L'adaptation créatrice ne peut réussir que par un exercice approprié de la fonction « je » et des divers mécanismes qui la caractérisent.

A cet égard il convient pour commencer de formuler deux remarques.- Tout d'abord, des gestaltistes américains s'étant intéressés aux groupes (KARP, 1976 ; FEDER-ROHALL, 1980) s'en sont tenus, pour « théoriser » sur le fonctionnement d'un individu comme « je » au sein du groupe, à la formation de préceptes (par exemple, « Soyez votre propre président d'assemblée » ; « Posez le moins de question possible », etc. cf. FEDER-ROHALL, *op.cit.*). Point n'est besoin d'insister sur le fait que cette présentation, tout en interpellant avec pertinence la « subjectivité responsable » de chaque participant, fait totalement l'économie d'une conceptualisation même faiblement abstraite sur les groupes.

Deuxièmement, Freud (1921) et Bion (1961), pour ne mentionner que ceux-là, expliquent combien il est difficile pour un individu, au sein d'un groupe, de garder intactes les fonctions de son moi (i.e. la perception, la motricité, la mémoire, la régulation des affects, l'intellection, etc.). Le groupe aurait sur ces dernières un effet marqué d'érosion, voire, de destruction momentanée. Ces fonctions se verraient plus ou moins empêchées ou bloquées par l'un ou l'autre ou par une combinaison des « mécanismes de défenses du moi » décrits par A. Freud (1936) ou Vaillant (1971). Le

lieu d'élection de ces mécanismes est la psyché comme telle, c'est-à-dire, dans les termes gestaltistes, un aspect de la face interne de la frontière-contact.

Le point de vue gestaltiste sur cette question est autre. En s'intéressant aux événements de la frontière-contact, cette discipline ne se préoccupe pas tant du destin d'éléments psychiques que de l'évolution du processus de l'adaptation créatrice dans le champ organisme/environnement. Les fonctions régissant ce processus sont analogues aux fonctions décrites par Freud. Mais les mécanismes qui encadrent ces fonctions et les étayent ne sont pas considérées en Gestalt-thérapie à proprement parler comme des mécanismes de défense. Ils représentent plutôt des tentatives plus ou moins réussies, selon qu'elles sont ou non conscientes et à propos, de construire des gestalts. Il est clair par ailleurs que ces mécanismes, dont on trouvera ci-dessous la description, peuvent équivaloir à autant de façons de «perdre» la fonction «je». Mais cela ne survient qu'à la limite.

Les fonctions du moi selon la thérapie gestaltiste, puisque c'est de cela qu'il s'agit ici, s'étayent donc sur le processus de contact et de son pendant nécessaire, le soutien, ainsi qu'autour du processus de la conscience immédiate («awareness»). Or dans son interaction avec l'environnement, l'individu ne peut éviter d'avoir recours à des mécanismes lui permettant de réguler la direction et l'amplitude de ses échanges au sein du champ organisme-environnement<sup>12</sup>. Ces mécanismes peuvent par ailleurs s'avérer plus ou moins pertinents et plus ou moins conscients, au point de pouvoir devenir non plus des adjuvants à la création et à l'adaptation, mais des défenses inopportunes, voire, la matière même de la névrose. Examinons un à un chacun de ces mécanismes et voyons quelle contribution chacun apporte à l'adaptation et à la création au sein du champ groupal.

<sup>12</sup> voir là-dessus  
POLSTER (1974) et  
GINGER (1987).

La **projection** est sans doute le mécanisme le plus nécessaire à l'amorce d'un lien entre un individu et un groupe, et même à la simple naissance d'un champ groupal. Ce mécanisme est le plus souvent conçu comme une défense ou comme un affaiblissement des fonctions du moi, comme le sont les autres mécanismes à examiner ici. Mais ceux-ci, autant que celui-là, sont également indispensables à la vie en groupe.

Par la projection donc, l'individu attribue à cette entité virtuelle qu'est le groupe-à-naître, à cette entité encore inconnue qu'est le groupe dont il va faire partie ou à ce groupe qui existe déjà, le pouvoir de lui permettre la satisfaction de son besoin ou de son désir et la réalisation de son projet. Cette attribution est cela même

qui attire l'individu vers le groupe. Comme le dit Goodman, «dans l'adaptation créatrice ordinaire, la projection est le facteur hallucinatoire nécessaire dans les premières approches»<sup>13</sup>. Sans ce processus, l'individu se mobilisera pour réaliser son projet seul, ou bien il renoncera carrément à celui-ci. Chose certaine, il ne pensera pas "groupe" ni ne fera quoi que ce soit pour en constituer ou en rejoindre un.

<sup>13</sup> PERLS et al., 1951, t. II, XV, 7.

Quand au groupe virtuel ou effectif lui-même, celui-ci peut être vu comme le lieu de convergence des faisceaux projectifs de chaque membre. La force du groupe et sa prégnance seront fonction de la vigueur de chaque faisceau projectif et de la foi accordée par chaque «projeteur» à l'attribution qu'il opère. Le fait que cette attribution puisse être irréaliste ou relever de vœux pieux ne change rien à l'affaire. Il va de soi que la force et la prégnance du groupe variera en fonction du réalisme de l'évaluation de la situation effectuée par chaque membre du groupe. Plusieurs membres chroniquement installés dans un pattern de projection névrotique ne pourront constituer entre eux qu'un groupe des plus friables. Cette fragilité inhérente aux groupes névrotiques peut toutefois se voir exorcisée par une intensification de la dynamique projective. C'est le cas par exemple de groupes où les membres projettent sur l'extérieur ou sur l'un des leurs tout leur «mauvais» et intensifient de façon forcenée leur projection à l'effet que le groupe est l'incarnation même du «bon». Ces dérèglements servent assurément à solidifier le groupe, mais ils le cantonnent alors dans l'aire de la névrose individuelle ou groupale.

Quoi qu'il en soit de ce cas extrême, un groupe ne peut exister sans au moins un minimum de projection, c'est-à-dire, sans une percée hors de l'ici-maintenant vers un virtuel auquel on impute un potentiel qu'à tort ou à raison on ne se reconnaît pas.

C'est ainsi que le réseau d'influence et de leadership au sein d'un groupe peut difficilement se concevoir autrement qu'en référence au processus projectif. Car comment voir le leader autrement que comme l'incarnation pour les membres d'un groupe d'un ensemble d'idéaux que chacun porte en soi ? Le fait que tel membre jouisse indéniablement de certaines qualités «objectives» ne change rien à l'affaire. Celui-ci ne deviendra leader de ce groupe-là que si s'instaure entre lui et le groupe l'alchimie projective dans laquelle le groupe devient pour lui, autant que lui pour le groupe, un lieu et un instrument de réalisation et de faire-valoir. La dynamique projective donnant lieu au phénomène du leadership au sein d'un groupe se double ainsi d'une dynamique spéculaire et narcissique n'excluant pas toutefois une dynamique amoureuse, comme Freud l'explique magistralement dans son essai «Psychologie des foules et analyse du moi» (Freud, S. 1921).

L'**introjection** est un autre mécanisme méritant d'être examiné en dehors de ses implications de défense ou de résistance. Un groupe ne peut en effet se constituer et réaliser ce pour quoi il existe sans ce mode de fonctionnement. Rappelons que ce mécanisme consiste à prendre en soi un élément de l'environnement sans que cet élément soit assimilé par le sujet, c'est-à-dire sans qu'il en fasse un objet d'excitation et d'adaptation créatrice, ou mieux, sans qu'il en fasse un objet de contact. Les conventions de langage et d'habillement, les institutions, etc. relèvent pour la plupart des gens du registre introjectif. On comprend qu'au sein d'un groupe, l'introjection est cela même qui fonde la possibilité de communiquer et éventuellement de travailler sur un thème ou une matière quelconques. Sans un minimum de «conventions» déclarées non discutables, ou du moins, initialement soustraites au contact en tant que processus de mastication, un groupe ne peut pas amorcer ce pour quoi il s'est constitué. Je parle ici du système normatif d'un groupe, constitué par la finalité ou le but du groupe, les normes qu'il se donne ou qui lui sont imposées et les rôles que se donnent les membres ou qui leur sont attribués. Il s'agit en somme ici du «contact social» rudimentaire qui marque l'amorce de la vie d'un groupe. Sans une acceptation minimale de tout ceci, un groupe n'est pas viable. Or cette acceptation n'est possible que par une suspension transitoire du processus de contact.

Il en va de même des informations dont le groupe dispose pour son travail. Pour que le travail soit possible et efficace, il faut qu'à un moment ou à un autre, les membres assimilent celles-ci, et pour ce, qu'ils les soumettent au processus d'identification et d'aliénation propre au moi. Mais dans un premier temps il est normal et même indispensable que les membres «avalent tout rond» ces informations de base. Faute de cette suspension initiale de leur jugement et de leur critique, les membres ne seront pas en mesure d'engager le processus de contact, qui n'est ici rien d'autre que le broyage des informations les unes contre les autres de façon à les rendre assimilables.

Il est évident qu'un groupe relativement libre de son destin peut tout remettre en question de ce qui a initialement donné lieu à sa mise en place: non seulement les informations et leur source, mais même son système normatif. Mais il existera toujours dans l'espace groupal une base d'introjects dont l'intangibilité tient à ce que cette base constitue le fond de toutes les figures susceptibles d'émerger dans le groupe. Je parle ici de ce qu'on peut globalement appeler la culture du groupe, constituée par la langue parlée par les membres, mais aussi les référents, les valeurs, l'imaginaire liés à la collectivité à laquelle les membres appartiennent, à l'extérieur de la frontière de groupe.

Un des défis de la vie en groupe est l'identification du moment où il convient d'abandonner le mode introjectif ou, quand le besoin s'en fait sentir, de le réintégrer. Ce défi se présente différemment selon que le groupe est composé de personnes vivement intéressées aux finalités et aux objectifs du groupe (et donc, portées à la vivacité du contact), ou bien composé de membres plutôt apathiques à l'égard de la raison d'être du groupe (et donc susceptibles de s'installer dans l'introjection).

Le mécanisme de la **rétroflexion** consiste en un arrêt plus ou moins délibéré des contacts en cours pour faire le point, se resituer, dans le but par exemple de corriger sa course, de jauger la possibilité ou la pertinence d'un éclat émotif, d'ajuster les variables d'une situation avant de se réengager.

Ce mécanisme implique forcément une certaine violence auto-infligée, puisqu'il consiste en un arrêt par le sujet lui-même de processus naturels d'expression ou de décharge. Comme les autres mécanismes étudiés ici, celui-ci peut s'installer chez le sujet et, après un temps où il fut probablement une réaction réaliste à une situation difficile, devenir chronique, inconscient et inadéquat. Mais dans la vie d'un groupe, ce processus est une condition nécessaire à la mise en ordre des idées, des images, des projets et des énergies. Le «contact social» à la base d'un groupe ne peut se formuler, s'élaborer ni prévaloir, que si chaque participant se retient d'intervenir n'importe quand ou n'importe comment et laisse de la place et du temps aux autres.

La situation groupale peut certainement activer chez certains participants des tendances déjà installées vers la rétroflexion névrotique. Et nul doute que les angoisses qu'Anzieu et Kaës postulent comme suscitées par n'importe quel groupe (ANZIEU et al. 1972) déclenchent sui generis des rétroflexions situées à la limites de l'à-propos. Mais même ces rétroflexions-là, qui sont en fait plutôt des refoulements, voire, des clivages, sont indispensables pour que le groupe puisse exister et fonctionner.

Car les angoisses impliquées sont si intenses et si archaïques que leur présence trop nette dans l'espace du groupe ne pourrait que provoquer la déroute.

C'est pourquoi on pourrait dire que l'histoire d'un groupe est foncièrement et forcément ponctuée de rétroflexions, tantôt chez un participant, tantôt chez un autre. Voilà qui prête flanc à la dérive masturbatoire souvent reprochée au fonctionnement des groupes: chaque participant est en effet convié par la situation elle-même non seulement à se faire violence, au point parfois de développer des maux physiques, mais parfois à se procurer par lui-même les gratifications que le groupe ne peut pas lui apporter...

L'état de **confluence** consiste en ce que la nouveauté qui pourrait émerger au sein d'un groupe ou dans l'expérience de l'un ou l'autre de ses membres demeure dans le fond et ne prend pas figure. Cette nouveauté pourrait être une idée ou une objection non encore formulée, la révélation d'un sentiment distinct du sentiment dominant... : toutes choses manifestant ou constituant par elles-mêmes une différenciation en regard de la figure en cours.

Or un groupe n'est pas toujours en mesure de rencontrer en son sein, ou lui venant de l'extérieur, la différence. Surtout dans les premières périodes de son existence, il lui faut, comme système, un minimum de tranquillité. Ou encore, il lui faut une possibilité de ne voir émerger du fond que des figures relativement faciles à rencontrer, auxquelles la plupart des membres puissent s'intégrer sans trop d'effort. Faute de quoi ce jeune organisme risque de voler en éclat, ou de se retrouver avec des blessures qui resteront béantes. C'est pourquoi il est normal et même souhaitable qu'un groupe connaisse aux débuts de son existence, et aussi, dans des moments d'épreuves collectives, un état de relative confluence, à saveur souvent complaisante. Dans ces moments, le groupe serait incapable de faire face à une crise, c'est-à-dire, à une rupture de confluence résultant de l'irruption de vigoureuses différences, de figures fortes sur fond d'un état de fait plutôt plan.

Comme mécanisme, le mode confluent chez un individu échappe par définition à la conscience, si tant est qu'il consiste en une absence de la mise en figure/fond. Il ne peut donc pas être conscient et concerté, sauf à s'étayer par la réflexion et l'introspection, mécanismes dont le jeu se situe plus près de la frontière entre l'organisme et l'environnement. Moyennant ces adjuvants, un membre d'un groupe peut donc adopter une position consciemment confluyente, si la confluence normale d'un début de vie en groupe en est venue à lui faire défaut.

Qu'il y ait ou non des participants qui soient *consciemment* confluyents, si ce mécanisme est installé au sein d'un groupe, il recouvre souvent, sur la base d'une sorte de faux soi groupal, des expériences et des sentiments non dits dont les membres soupçonnent à peine l'intensité. Aussi est-ce parfois avec une profonde surprise et même avec effroi que les membres d'un groupe vivent la rupture de la confluence: cette rupture opérée par un membre qui se montre enfin «différent» peut avoir un effet d'entraînement et provoquer un véritable cataclysme groupal, là où tout n'était en apparence qu'ordre et harmonie. La consternation des membres peut alors entraîner l'éclatement du groupe. A moins que l'effondrement de ce qu'on voit alors rétrospectivement comme des masques ne donne à tous et à toutes l'envie de reconstruire sur du plus vrai.

Paradoxalement, la confluence comme état groupal peut se trouver favorisée par un mode de fonctionnement qui lui est en apparence antithétique : l'**égotisme**. Ce mécanisme consiste en un ralentissement de la spontanéité au profit de l'introspection et de la circonspection, de façon à s'assurer que les possibilités du fond soient bel et bien épuisées et qu'il n'y ait aucune menace de danger ou de surprise. La personne ayant recours à ce mécanisme est ainsi beaucoup plus préoccupée par ses frontières propres et son identité que par l'objet du contact en cours.

Comme l'explique Goodman<sup>14</sup>, l'égotisme «normal» est indispensable dans toute entreprise comportant des élaborations compliquées et une longue maturation. Faute de cette attitude, le sujet, et ultimement le groupe, risquent de s'engager prématurément et d'avoir à défaire ce qui a été fait. Le membre «sainement égotiste» d'un groupe est prudent, sceptique, un peu distant, apparemment irrésolu, et il ne s'implique pas.- On peut penser au «fin renard» qu'est le membre expérimenté d'un comité, ou bien à celui qui a beaucoup à perdre ou à gagner, qui le sait et qui ne veut surtout pas manquer son coup.

<sup>14</sup> cf PERLS et al. (1951),  
vol. II, chap. XV, 8.

L'égotisme au sein d'un groupe ne peut évidemment favoriser la confluence que dans la mesure où cette attitude n'est adoptée que par un ou deux membres du groupe. Ces derniers portent alors tout le poids, et éventuellement l'odieux, de la différenciation et de la retenue. De leur côté les autres participants, soit par peur, soit faute d'avoir mieux à offrir, demeurent confluents et omettent de se différencier de la manière prudente et souvent sage des membres égotistes.

Est-ce à dire que ces derniers sont susceptibles de se retrouver dans une position de pouvoir ou d'influence dans le groupe ? C'est sans doute le cas dans la majorité des groupes, sauf dans ceux qui valorisent par-dessus tout la spontanéité. Mais les groupes spontanés tels les groupes de création ou de divertissement, ou les groupes de thérapie, ne sont pas le lieu d'élection des personnes à fort égotisme.

Dans des groupes de travail conformes à des valeurs démocratiques, l'attitude égotiste est toutefois considérée comme un signe de santé groupale. Chaque membre du groupe est invité et même incité à se poser comme un «je» distinct et bien délimité, à ne se laisser influencer que par des arguments solides et à retenir son impulsivité. C'est ainsi que la gestion dans les grandes entreprises requiert chez ceux et celles qui l'exercent l'affirmativité, le compartimentage, l'extrême vigilance, la réduction maximale de l'incontrôlable et du surprenant (par la pratique de la prospective, de préférence sérieusement étayée par l'informatique)...: toutes choses qu'on peut facilement associer à l'égotisme, et même à

l'égotisme névrotique. C'est ce dont le gestionnaire paie tôt ou tard le prix, surtout si sa personnalité ne le porte pas d'emblée vers ce mode de fonctionnement<sup>15</sup>.

Quoi qu'il en soit de ces extrêmes, l'égotisme comme position devant l'environnement et la nouveauté et comme modalité particulière de l'adaptation créatrice est incontournable dans la vie d'un groupe se voulant efficace. Un groupe constitué exclusivement des participants voués à ce mode de fonctionnement, à l'exclusion de autres modes décrits plus haut, est toutefois infernal, autant que peut apparaître confrontant, voire, diabolique, un participant foncièrement et exclusivement égotiste.

Il ne fait néanmoins pas de doute qu'en préconisant la réappropriation des fonctions du moi et de la fonction «je», la Gestalt-thérapie, autant dans sa théorie que dans la culture qu'elle a générée, tend à accorder à l'égotisme un statut particulier parmi les mécanismes d'accommodement au contact. C'est surtout dans le sens égotiste que vont les préceptes évoqués plus haut, formulés par KARP et par RONALL. Ces auteurs incitent ni plus ni moins les membres d'un groupe à se poser clairement comme des «je» aux contours et aux besoins exprimés de façon vive et explicite. N'abondent-ils pas ainsi dans le sens des exigences officielles des grandes entreprises et institutions des sociétés de marché ?

Les énoncés de ces exigences comprennent toutefois rarement une reconnaissance de la nécessité de faire aussi une place à ces mécanismes, la plupart du temps présentés comme des dérangements, que sont la projection, la rétroflexion, l'introjection et la confluence. Ceux-ci renvoient à des aspects des situations groupales ayant trait aux frontières imposées par la temporalité et par le fait que le «je» de chaque sujet doit rencontrer des structures déjà en place, ainsi que d'autres «je». Or il est impossible de créer dans cette situation sans s'adapter à la présence, aux frontières et aux rythmes propres de ce *déjà-là*.

Les limites inhérentes au parti-pris égotiste de la ou du moins d'une certaine Gestalt-thérapie reflètent probablement des limites entourant le manque à répondre à la deuxième question formulée au début de cette section, soit: que requiert une adaptation créatrice de *fond* au groupe au sein duquel évolue un sujet ? Il a été question jusqu'ici de l'adaptation créatrice à court terme, permettant au sujet de s'adapter et de créer au sein d'un groupe dans l'ici et maintenant. Mais qu'en est-il du long terme, et de la question de l'appartenance ?

<sup>15</sup> voir là-dessus DE GAULEJAC, V., AUBERT, N., *Le coût de l'excellence*, Ed. du Seuil, Paris, 1991.

### «En être»: l'appartenance et le long terme

Le groupe peut bien être à un certain niveau une illusion, comme le soutient Didier Anzieu (ANZIEU, 1975) et comme l'avance implicitement une conception de la Gestalt-thérapie exclusivement axée sur la fonction «je». Il n'en reste pas moins que des personnes évoluant pendant un certain temps dans un groupe en viennent à sentir avec ce dernier un lien d'appartenance. Ce sentiment peut même devenir si intense que ces personnes iront jusqu'à mettre leur survie personnelle en danger pour préserver le groupe lui-même ou quelque chose de sa raison d'être. Comment rendre compte de ce phénomène dans les termes de la Gestalt-thérapie ? En d'autres mots, comment expliquer le passage d'un «je» qui s'appartient à un «nous» qui soit plus et autre chose qu'un ensemble confluent ?

Ce questionnement renvoie au concept de personnalité. Ce terme désigne en Gestalt-thérapie l'aspect particulier du soi par lequel le fonctionnement adéquat de ce dernier dans le champ organisme/environnement mène normalement, au terme du post-contact, à l'assimilation de l'expérience de contact. Cette assimilation va de pair avec une identification au moins partielle à l'objet de base «*physiologique*» des contacts à venir.

Pour Goodman, les conséquences du contact social créateur (entendons : du contact «réussi» au sein d'un groupe ou d'un groupement) sont (1) les identifications groupales et (2) des attitudes communicationnelles («rhétoriques») et (3) les attitudes-morales viables. Le co-auteur de *Gestalt-therapy* fait de ces trois aboutissements l'essence de la personnalité.

Les «identifications groupales» sont autant de loyautés envers les groupes qui ont assuré la satisfaction de nos besoins et la réalisation de notre potentiel, et qui nous servent maintenant de sources de force pour nos actes à venir. La loyauté est ainsi l'acceptation des sources de notre être, ou du moins de ces sources-là. Cette acceptation consiste ici en ce qu'en étant loyaux, nous nous définissons (c'est-à-dire que nous nous représentons à nous-mêmes et que nous nous présentons aux autres) comme issus de ces groupes et gardant avec ceux-ci des liens profonds que le temps n'a cessé ni ne cesse de tisser. Alors que la fonction «Ça» et la fonction «Je» se portent sur les exigences d'une synchronie donnée, la fonction «personnalité» est le processus ancrant le soi dans la continuité, dans la diachronie, le gardant arrimé à ses sources et faisant dire au sujet : «Je suis aussi membre de ce groupe (en plus d'être homme, Nord-Américain, psychologue, etc.)».

La notion d'appartenance à un groupe est présentée ici non pas comme un impératif ou comme une valeur en soi, mais comme un des aspects et une des exigences de l'adaptation créatrice. Une personne sans appartenance, sans loyautés, est considérée comme moins apte qu'une personne bien enracinée à tirer du champ organisme/environnement l'énergie et les ressources requises pour l'adaptation et la création.

Un corollaire logique de cette position tient à ce que les loyautés peuvent se trouver en conflit avec les exigences d'adaptation créatrice du sujet loyal. Les groupes étant constitués pour répondre à des besoins et leur appareillage technique étant moins souple que celui d'un individu, il se peut que ce dernier entre en conflit avec son groupe sur le plan du «comment», et même du «en vue de quoi». Si ce conflit se répète trop souvent, l'individu devra reconnaître l'irrationalité de son groupe et le lien excessif de ce dernier avec le passé. Il aura alors à décider, soit d'oeuvrer à changer la manière de faire du groupe, soit de rompre sa loyauté.

Pour Perls et Goodman, la base de la vie humaine, sinon sa raison d'être profonde, réside dans l'évolution et la croissance du soi. C'est la seule chose dont on peut être sûr. Et comme le soi est d'emblée le processus-même du contact et de l'adaptation créatrice, c'est à cette aune qu'on doit mesurer toute question résultant d'un conflit de loyauté. «Vivre en société comme dans un état de nature», c'est rester à l'écoute des exigences en soi de la nature, qui sont celles-là-mêmes de l'adaptation et de la création. Lorsque le coût des loyautés à des groupes, ou à des individus, s'élève au point d'en devenir ruineux, s'accrocher relève de la névrose et de tout son cortège de mécanismes lourds et inadéquats.

Et d'ailleurs, «dans des circonstances idéales, le soi n'a pas tellement de personnalité. Il est le sage du Tao qui est "comme de l'eau", adoptant la forme de son réceptacle. (...) Là où le soi a beaucoup de personnalité, c'est parce qu'il porte avec lui de nombreuses situations en suspens, des attitudes inflexibles et récurrentes, des loyautés désastreuses ; ou alors il a tout simplement abdiqué et il adopte face à lui-même les attitudes qu'il a introjetées»<sup>16</sup>. Dans ce dernier cas, le soi comme processus autonome et «naturel» est en quelque sorte aboli au profit, par exemple, du groupe ou de l'organisation<sup>17</sup>. Le sujet perd plus ou moins complètement sa qualité de sujet, ce dont il ne peut faire autrement que de payer tôt ou tard le prix, un prix apparenté à celui encouru par l'égotisme commandé, décrit plus haut...

<sup>16</sup> PERLS et al. (1951), t. 2, chap. XIII. 9.

<sup>17</sup> voir là-dessus un classique : *The Organisation Man* (WHYTE, 1956).

## Conclusion

Il est intéressant de constater que le peu de matériel théorique élaboré par les fondateurs de la Gestalt-thérapie sur les groupes et sur l'appartenance à ceux-ci comprend une part importante de mise en garde contre la ruine existentielle encourue par des loyautés coûteuses. Il n'est jamais dit que tout sujet sain doit fuir les groupes et se cantonner dans le solipsisme. Mais tel que cité au début de ce texte, Goodman énonce clairement (ailleurs que dans *Gestalt Therapy*, il est vrai) sa préférence pour «ses organes génitaux, son coeur et sa tête, sa famille et ses amis» (Goodman, 1977). A travers ses nombreuses contributions aux «sciences sociales» (GOODMAN, 1979) qui sont en fait, de par des positions philosophiques fort défendables, des travaux de *pragmatique sociale*, Goodman n'a cessé de défendre une position résolument anarchiste. C'est d'ailleurs à la lecture de textes publiés par Goodman dans des revues anarchistes des années quarante que les Perls développèrent un intérêt pour l'auteur de *Growing Up Absurd*. De ce fait, ainsi que de l'ensemble des idées des Perls, ne peut-on inférer la prééminence, en Gestalt-thérapie, du cycle court de l'adaptation créatrice, et donc le faible accent, par défaut d'instrumentation conceptuelle ad hoc, sur des questions de long terme et d'appartenance ?

Chose certaine, la Gestalt-thérapie est une psychologie, c'est-à-dire, une discipline consistant en «l'étude de l'opération de la frontière-contact dans le champ organisme/environnement»<sup>18</sup>, «frontière-contact» et «organisme/environnement» étant entendus dans leur sens le plus concret et le plus proche de l'expérience immédiate du sujet. Tel qu'énoncé au début de ce texte, la Gestalt n'est ni une sociologie, ni une psycho-sociologie, ni non plus une philosophie morale axée sur des questions de société. Dans sa trajectoire protéenne, Goodman a touché à toutes ces disciplines. Et s'il est un thème commun à toutes ses oeuvres, c'est bien celui des vicissitudes du lien d'appartenance et de conflit entre l'individu et ses semblables, entre le citoyen et sa société, ou entre un participant et son groupe. Mais pendant les années où il a apporté sa contribution à la construction de la Gestalt-thérapie, il a adopté le point de vue psychologique des Perls : celui d'une attention portée aux aléas de l'animal humain aux prises avec son environnement de première et de seconde «nature».

Les expressions écrites de cette attention font l'économie d'explications ou de considérations psychistes ou morales sur le sens (direction et signification) de l'insertion d'un individu dans un groupe. Ces écrits sont toutefois riches sur la question des processus de frontière régissant l'adaptation et la création au sein

<sup>18</sup> PERLS et al. (1951), t. 2, chap. 1, 3.

du champ membre/groupe dans l'immédiat de l'événement du contact. S'il est impérieux pour un responsable de groupe, ou pour un membre conséquent, d'enrichir son instrumentation conceptuelle et technique sur les groupes, c'est sans doute dans des disciplines autres que la Gestalt-thérapie que ceux-ci trouveront leur compte. Mais l'optique particulière à la Gestalt constituera toujours un précieux rappel de la réalité incontournable du contact, ainsi que de la complémentarité indissociable de l'adaptation, assurée par la technique, et de la création, étayée par la théorie et par l'imaginaire.

## Bibliographie

- ANZIEU, Didier (1975), *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, Paris.
- ANZIEU, Didier, MARTIN, Jean-Yves (1968), *La dynamique des groupes restreints*, PUF, Paris, 1986.
- ANZIEU, Didier et al. (1972) *Le travail psychanalytique dans les groupes. 1. Cadre et processus*, Dunod, Paris, 1982.
- FEDER, Bud and RONALL, Ruth (ed.) *Beyond the Hot Seat. Gestalt Approaches to Groups*, Brunner-Mazel Publ., New York, 1980.
- FREUD, A. *Le moi et les mécanismes de défense* (1946), Paris, PUF, 1949.
- FREUD, S. (1921) «Psychologie des foules et analyse du moi», in *Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1987.
- de GAULEJAC, V., AUBERT, N., *Le coût de l'excellence*, Ed. du Seuil, Paris, 1991.
- GINGER, S., *La Gestalt, une thérapie du contact*, Hommes et Groupes, Paris, 1987.
- GOODMAN, Paul, (1962) *Utopian Essays and Practical Proposals*, Vintage Books, New York, 1962.
- (1972) *Little Prayers and Finite Experience*, Harper and Row, New York.
- (1979) *Drawing the line. The Political Essays of Paul Goodman* (ed. by Taylor Stoehr), E;P; Dutton, New York, 1979.
- ILLICH, Ivan, *La convivialité*, Ed. du Seuil (coll. Points), Paris, 1973.
- KARP, H.B. «A Gestalt Approach to Collaboration in Organisations», in PFEIFFER, J.w. and JONES, J.J. (ed.) *The 1976 Annual Handbook for Group Facilitators*, University Associates, La Jolla, Cal., 1976.

KEPNER, Elaine, «Gestalt Group Process», in FEDER, RONALL, 1980

JACQUES, André, «Un historique de la Gestalt-thérapie», Revue *Gestalt*, n°1 Société française de Gestalt, automne 1990.

MANNHEIM, Karl (1952), *Ideology and Utopia*, Routledge and Kegan Paul Ltd, London.

PERLS, F.;S; (1942), *Ego, Hunger and Aggression: a Revision of Freud's Theory and Method*, Vintage Books, New York, 1969.

PERLS, F. , HEFFERLINE, R., GOODMAN, P., (1951) *Gestalt Therapy*, Julian Press, New York.

POLSTER, I. & M. (1974) *Gestalt Therapy Integrated*, Brunner-Mazel, New York.

RONALL, R., «Intensive Gestalt Workshops: Experiences in Community», in FEDER, RONALL (1980).

SHAW, Marvin, E. *Group Dynamics. The Psychology of Small Group Behavior*, McGraw-Hill Book Compagny, New York, 1971.

VAILLANT, G.E. «Theoretical Hierarchy of Adaptive Ego Mechanisms», in *Arch. Gen. Psychiatr.*, vol. 24, Feb 1971, pp 107-118. - Trad. par André JACQUES (1990), Documents de l'Institut de Gestalt de Bordeaux, n°36.

VINCENT, Bernard, *Paul Goodman et la reconquête du présent*, Ed. du Seuil, Paris, 1976.

WHYTE, W.H. (1956) *The Organization Man*, Simon and Shuster, NY, 1972.- Disponible en français sous le titre "L'homme de l'organisation" (Plon, Paris, 1959).